

LAWRENCE HILL



**BÉATRICE
ET CROC HARRY**

TRADUIT PAR STANLEY PÉAN

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**ODORIFÉRANT :
QUI PUE.
C'ÉTAIT UNE BONNE
INSULTE. CINQ
SYLLABES. IL VENAIT
À L'ESPRIT DE BÉATRICE
QUE LORSQUE
L'ON ÉCHANGE DES
INSULTES, PLUS
IL Y A DE SYLLABES,
MIEUX C'EST.**

MÉMOIRE 
D'ENCRICR

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIREENCRICR.COM
MEMOIREENCRICR.COM

BÉATRICE ET CROC HARRY

DU MÊME AUTEUR EN FRANÇAIS

Aminata (roman)

Éditions de la Pleine Lune, 2011, 2014 ; Gallimard, 2023

Un geste dicté par l'amour : vie et mort de Donna Mae Hill (essai)

Éditions de la Pleine Lune, 2019

Le sans-papier (roman)

Éditions de la Pleine Lune, 2016

Le sang, essence de la vie (essai)

Éditions de la Pleine Lune, 2014

Un grand destin (roman)

Éditions de la Pleine Lune, 2012

La jeune Béatrice se réveille dans une cabane au cœur de la forêt d'Argilia. Elle ne connaît pas son nom et ne sait pas qu'elle est noire. Comment est-elle arrivée dans cette cabane confortable, garnie avec soin de livres et de flocons d'avoine ? Et qui a laissé les indices inscrits avec une délicate écriture violette ? Dans sa quête d'identité, de justice et de guérison, elle aura pour compagnon l'allié le plus improbable : l'immense crocodile royal, Croc Harry, qui a son propre secret. Fable moderne, *Béatrice et Croc Harry* dit la capacité de l'amitié et du pardon à guérir les plus profondes blessures.

LAWRENCE HILL est l'auteur de nombreux livres acclamés par la critique. Son roman *Aminata (The Book of Negroes)* est un best-seller international. Fils d'immigrants américains – d'un père noir et d'une mère blanche – Hill aborde les questions d'identité, de justice et d'appartenance. Il a vécu et travaillé dans divers pays, dont l'Espagne, la France, le Niger, le Cameroun et le Mali. Professeur à l'Université de Guelph, Lawrence Hill vit entre Hamilton (Ontario) et Woody Point (Terre-Neuve).

STANLEY PÉAN est l'auteur de trente livres. Journaliste, traducteur et scénariste, il anime à l'antenne de Radio-Canada, les émissions *Quand le jazz est là*, *La Boîte de jazz et Soul*, *la nuit*. Il a traduit pour Mémoire d'encrier *Célimène : conte de fée pour fille d'immigrante d'Edwidge Danticat* (2009) et *Ayiti* de Roxane Gay (2020).

LAWRENCE HILL

BÉATRICE ET CROC HARRY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR

STANLEY PÉAN



À ma fille adorée
Béatrice Lucinda Freedman

MOT DU TRADUCTEUR

- *Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?*
— *C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens... »*
— *Créer des liens ?*
— *Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...*
— *Je commence à comprendre, dit le petit prince. Il y a une fleur... je crois qu'elle m'a apprivoisé...*
— *C'est possible, dit le renard. On voit sur la Terre toutes sortes de choses...*
— *Oh ! ce n'est pas sur la Terre, dit le petit prince.*

Antoine de Saint-Exupéry

Qu'il fut dépayçant, mon séjour dans la forêt enchantée d'Argilia, en compagnie de Béatrice, de Croc Harry et d'Horace Harrison Junior, Troisième du nom ! Plus dépayçant que je ne l'aurais soupçonné quand mon confrère romancier afro-canadien Lawrence Hill, auteur du best-seller *Aminata* (en anglais, *The Book of Negroes*, 2007), m'a contacté pour m'offrir de traduire en français cette œuvre insolite, au carrefour du réalisme magique et de la science-fiction, qu'on aurait tort de réserver uniquement à un public adolescent. Ce roman s'adresse à tous les lecteurs et à toutes

les lectrices qui ont conservé leur sens de l'émerveillement, peu importe leur âge.

L'aventure de Béatrice débute lorsque cette pragmatique jeune Noire, d'un âge incertain, s'éveille dans une cabane perchée dans un arbre, sans le moindre souvenir de son passé ni de la manière dont elle est arrivée là. Son nouveau logis renferme tout le nécessaire à son existence, y compris des ustensiles de cuisine, un lit douillet et des étagères où s'alignent trente-six bouquins essentiels, dont un dictionnaire des meilleurs mots, réels ou inventés, et un guide de survie.

Bientôt, elle fera la rencontre de deux autres protagonistes de cette épopée pétrie d'humour et de féerie : d'une part, Harry, un crocodile au vocabulaire étendu qui s'efforce de calmer sciemment ses instincts de prédateur avec l'espoir manifeste que Béatrice l'apprivoise, comme un certain Petit Prince l'avait fait d'un certain Renard ; de l'autre, Horace, un lapin tout aussi verbomoteur qu'hyperractif, aux charmes duquel notre héroïne ne saura résister. Mais quel lien unit donc ces trois êtres si dissemblables à qui le Destin inculquera l'art du vivre-ensemble ? En dire davantage équivaldrait à hypothéquer votre plaisir de lecture...

Inspiré des histoires qu'improvisait Lawrence Hill pour le plus grand bonheur de ses enfants à l'heure de les border, et parsemé de messages forts sur l'acceptation et l'amour de soi, le roman Béatrice et Croc Harry se veut à la fois une truculente célébration de l'imaginaire et des récits qui en découlent, et une fable sur la nécessité de

prendre soin les uns des autres dans un monde en proie aux menaces du racisme et de la violence.

Vous dont la chair est triste parce que vous croyiez naïvement avoir tout lu, préparez-vous à un dépaysement au moins égal à celui que j'ai éprouvé en plongeant dans cet univers insolite pour restituer la puissance de l'enchantement suscité par la plume de Lawrence Hill.

Et puis, oserai-je vous le confier, j'envie un peu le périple que vous vous apprêtez à entreprendre.

Stanley Péan

UN TAS D'ENDROITS PROPICES
AUX CATASTROPHES

Béatrice n'était pas tout à fait certaine d'être morte. Elle porta deux doigts à ses lèvres et sentit la chaleur de son haleine. Elle avait l'impression de s'extirper des abysses d'un rêve obscur au cours duquel soit elle était morte, soit elle avait échappé de justesse à ce sinistre sort. En ouvrant les yeux pour examiner les lieux autour d'elle, elle eut la confirmation d'être bien en vie. Elle ne se souvenait pas de grand-chose, mais savait au moins ceci : elle s'appelait Béatrice. Le prénom avait une certaine musique. Trois syllabes, pas mal mieux que deux, merci beaucoup.

Béatrice était étendue sur un lit simple dans une cabane en bois rond. Elle n'avait jamais dormi dans ce lit auparavant et n'avait jamais vu cette cabane. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qui l'attendait dehors, sauf un infatigable pic-bois. Huit coups de bec de suite. Une pause. Huit autres coups de bec. Et encore. Et encore. Il n'y avait rien comme un pic-bois pour capter son attention. On aurait dit un marteau électrique entre les mains d'un tout-petit. Le message, percuté directement dans sa matière grise, semblait dire : je suis là et tu es là, et si tu ne te lèves pas

tout de suite, je vais taper tap tap tap tap tap tap tap tap jusqu'à te rendre complètement dingue.

Béatrice balança ses jambes hors du lit. À sa droite : trois rangées d'étagères, remplies de livres. À sa gauche : une table de chevet sur laquelle reposaient deux autres livres. Sur le dessus, il y avait un guide. Sur la couverture, il y avait écrit à la main, à l'encre violette : *Conseils de survie, forêt d'Argilia, 2090*. Béatrice l'ouvrit à la première page, sur laquelle figurait un simple message : « Les toilettes sont à l'extérieur. Descends de l'échelle et dirige-toi vers la rivière. » Échelle ? Rivière ? Toilettes ? S'agissait-il d'une blague ?

Le deuxième livre sur la table de chevet était également rempli d'une écriture méticuleuse. Chaque caractère était minuscule et semblait avoir été imprimé à la machine à écrire. Machines à écrire ? Comment diable connaissait-elle les machines à écrire ? Béatrice n'avait aucun souvenir de son identité ou de son passé, à part son prénom. Mais elle connaissait les machines à écrire. Une fois, elle en avait vu plusieurs dans un musée, et était tout à fait sûre d'avoir ri en tapant sur les touches, en poussant la manette pour le retour du chariot et en extrayant une feuille de papier hors du rouleau. Pour une fille qui ne connaissait même pas son âge ni le nom de sa mère, si mère elle avait, Béatrice était troublée par le souvenir des machines à écrire et du panneau au musée indiquant que les gens les utilisaient encore il y a tout juste un siècle.

Peut-être que le deuxième livre renfermait des explications sur son identité, l'endroit où elle se trouvait et celui d'où elle venait.

Non.

Pas de chance.

Il s'agissait d'un dictionnaire, volumineux comme deux briques, si lourd qu'il lui fallait le prendre à deux mains. Il avait pour titre *Le Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés*.

Béatrice poussa un soupir. Elle avait faim et n'était pas d'humeur à plaisanter. Pourtant, elle était curieuse. Elle ouvrit le dictionnaire au hasard, à la lettre B : « Béatrice : C'est ton nom. » Eh bien, merci pour l'information ! Elle poursuivit sa lecture, un peu plus loin : « Bouche bée : Être complètement confus et quelque peu ébloui. »

Voilà qui résumait bien sa situation. Elle était bouche bée. Absolument, totalement, complètement bouche bée.

Mais quel était ce dictionnaire qui connaissait son nom et s'adressait à elle ? Elle feuilleta l'énorme livre et s'arrêta sur quelques mots de plus : chacun était étrange et un brin ridicule. Le dictionnaire semblait être un automate qui lui parlait entre ses respirations. Elle s'en lassa vite et le referma. Elle jeta un regard panoramique autour d'elle.

Des casseroles et des poêles étaient suspendues à des crochets au-dessus d'une table. Il y avait une hache. Et un panneau : « *Ne pas cuisiner dans la cabane.* » Béatrice se leva et s'examina dans le miroir. Elle vit une fille. Ni gamine, ni adolescente. Peut-être âgée de onze ou de douze ans ? À son avis, elle avait l'air petite pour son âge. Elle étudia son visage. Peau brune. Parsemée de taches de rousseur. Des boucles noires serrées, complètement ébouriffées. Elle devrait les repeigner pour en éliminer les nœuds.

Comment pouvait-on se regarder dans le miroir sans même connaître son propre nom de famille ?

Béatrice portait un pyjama une pièce, orné de zèbres. Vraiment ? Elle était pourtant trop vieille pour ça. Quelqu'un d'autre avait-il choisi pour elle le pyjama avec les zèbres ? Si oui, cette personne l'avait tristement sous-estimée. Cette idée lui déplut. Sur une commode, elle trouva un tas de vêtements. Des chaussettes. Des sous-vêtements. Des pantalons. Une chemise. Un chandail. De robustes espadrilles.

Elle s'habilla prestement. La cabane entière trembla. Ou plutôt, elle se balança. Se trouvait-elle à bord d'un navire ? S'agissait-il d'un tremblement de terre ? Béatrice se précipita vers une fenêtre en face de la porte. En regardant dehors, elle vit des feuilles énormes, de la taille de ballons de soccer, et des branches plus épaisses que son corps.

Un frisson lui parcourut l'échine. Elle était seule dans une cabane, très haut au-dessus du sol. Elle n'avait aucune idée d'où elle était venue, ni de la manière dont elle était arrivée là, mais un souvenir lui vint, comme une feuille morte virevoltant dans les airs. Il était lié au rêve auquel elle venait de s'arracher. Il y avait eu des cris. Mais ce n'était pas elle qui criait. Elle était trop blessée pour émettre un son. D'autres personnes qu'elle poussaient ces cris : des hommes, des femmes et des enfants. Elle entendait la terreur dans leurs voix, qui s'élevaient et s'atténuaient. Les gémissements n'arrêtaient pas. C'était tout ce dont elle se souvenait. Aucune image. Juste des sons.

Assez de tout ça.

Béatrice secoua la tête. Elle avait envie de pipi et était affamée. Sur une table de bois dur juste assez grande pour y manger seule, pour lire et pour écrire, Béatrice trouva un sac à dos ouvert. Sur le dessus, on avait brodé le mot « sac-à-béa ». D'accord. « Sac-à-béa. » Pigé. Il renfermait deux petites marmites, un bol, une cuillère en bois, une cuillère pour manger, des sacs en tissu remplis d'avoine séchée, de la cannelle, de la cassonade, des raisins secs, des tranches de pommes séchées, du sel et du beurre. Elle fouilla le sac-à-béa pour voir ce qu'il contenait d'autre : des allumettes, une fronde et un sac de pierres parfaitement rondes – vraisemblablement à utiliser avec la fronde. Béatrice empoigna la hache et la fourra dans le sac-à-béa. Elle mit le sac sur son épaule. Elle ouvrit la porte et sortit sur une branche géante, plus large que l'envergure de ses bras. Elle était à cinq mètres du sol. Elle était au milieu d'une immense forêt. Personne en vue. Juste des oiseaux. Une véritable cacophonie de chants d'oiseaux. Les oiseaux donnaient un concert de leurs petites voix. Elle les entendait. Elle pouvait en fait distinguer leurs petites voix individuelles :

- Des vers ici.
- Courant d'air à venir.
- Courant ascendant.
- Courant descendant.
- Attention à mon nid!
- Attention!
- Un être humain approche.

Béatrice descendit d'une échelle de corde, qui se balançait sans cesse durant la descente. Elle se laissa bercer

par l'échelle, d'avant en arrière, comme sur une balançoire, puis sauta sur le sol spongieux de la forêt. Elle fit un pas en arrière. L'arbre qui soutenait sa maison ressemblait à un éléphant, vu de profil. La base de l'arbre s'étalait comme un pied géant. Il faisait quinze pas de large. La branche sur laquelle reposait la cabane s'étendait en ligne droite comme un tronc sans fin.

Au pied de l'arbre, Béatrice aperçut trois écriteaux. Le premier annonçait : « plus gros figuier d'Argilia ». Le deuxième disait « toilettes » et pointait vers la gauche. Le troisième, « feu de cuisine » et indiquait la droite. Elle réfléchit à ce qu'elle savait jusqu'à présent. Elle se trouvait dans une immense forêt nommée Argilia. Elle vivait dans une cabane perchée sur l'énorme branche d'un figuier géant. Et apparemment, il y avait un endroit pour cuisiner à proximité.

Béatrice ramassa un bâton et gratta le riche sol de la forêt. Sous une couche de mousse, elle vit des insectes minuscules s'enfuir. En écoutant attentivement, elle pouvait entendre l'un d'eux se plaindre :

— Hé, ça fait mal ! Vas-y mollo avec ce bâton ! J'ai des sentiments moi aussi, tu sais.

— Désolée, dit Béatrice.

Elle laissa tomber le bâton et se leva. Elle descendit de l'arbre et s'engagea sur un sentier étroit et sinueux qui s'enfonçait dans la forêt. Des empreintes de pas marquaient le chemin, mais il n'y avait pas la moindre trace humaine. Serpenteant entre les arbres et les buissons, le sentier la conduisit en quelques minutes à une grande rivière. Ses flots étaient rapides et elle était plus large qu'une maison.

Plus large que trois rues, collées les unes contre les autres. Le courant semblait dire : « Essaye-moi. Essaye-moi. Tu verras bien. » Béatrice essaya de lancer un caillou sur l'autre rive, mais il sombra au milieu du cours d'eau en faisant plop.

Une pancarte manuscrite près de la berge indiquait « eau potable », ce qui, selon le *Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés*, signifiait qu'on pouvait en boire. Si l'eau était bonne à boire, pourquoi ne pas simplement écrire « boire ici » ? Ou « buvable » ? Ou « éclate-toi » ?

Elle versa de l'eau dans son pot de gruau. Dans une clairière près de la rivière, elle trouva le foyer, recouvert d'une grille en fer. L'endroit était parfait pour un feu – il n'y avait pas d'arbres ou de buissons à proximité, donc elle pourrait voir si quelque chose ou quelqu'un s'approchait.

C'était une journée claire et ensoleillée. Était-elle en sécurité ? Devait-elle craindre l'apparition de lions ou de grizzlis ? Elle sortit sa fronde, plaça un caillou dans la bande souple, visa un arbre et décocha le caillou, qui ne parcourut que quelques mètres avant de s'écraser par terre. Elle n'aurait pas pu faire de mal à une mouche avec ce bidule. Pas sans s'être mieux entraînée. Cela viendrait plus tard. Elle remit la fronde dans son sac-à-béa.

Avec sa hache, Béatrice découpa des branches mortes pour en faire du bois d'allumage et y mit le feu. Elle posa la marmite sur la grille. Béatrice ne savait pas si elle avait une mère, un père, une sœur ou un frère, ni pourquoi on l'avait abandonnée dans une cabane dans les bois avec des instructions, mais elle savait comment faire du gruau : à l'eau, elle ajouta du gruau et tous les ingrédients nécessaires.

Tandis que la marmite chauffait, Béatrice ajouta du beurre. Dans le dictionnaire, elle avait vu une définition pour les « ingrédients » : pour obtenir le meilleur gruau, il fallait incorporer à l'avoine deux noisettes de beurre fondu. Béatrice remua le gruau jusqu'à ce qu'il épaississe et arrive à ébullition. Cuisiner la réconfortait. Cela lui donnait quelque chose à faire. Béatrice s'apprêtait à verser son petit-déjeuner dans un bol. Mais le pot n'avait pas de poignée, alors elle dut retourner à la cabane pour y chercher des mitaines de cuisine.

Elle fourra sa fronde dans sa poche et laissa le sac-à-béa et la hachette près du feu. Elle remplit le deuxième pot d'eau puisée à la rivière et le ramena à la cabane. Alors qu'elle marchait, l'idée de ne pas savoir d'où elle venait faisait monter son irritation. Quel que soit le pays, la ville ou le village, Béatrice sentait jusque dans la moelle de ses os que quelque chose n'allait pas. Elle examinait sans arrêt ses bras et ses jambes. Pas d'égratignures. Pas de fractures. Son corps comptait le nombre requis d'organes vitaux – par exemple le cœur, les poumons, l'estomac, les reins, le foie et le pancréas. Il y avait donc énormément d'endroits où quelque chose pouvait clocher. Le rêve suggérait qu'une partie de son corps était brisée ou endommagée. Mais tout semblait fonctionner. Elle ne ressentait aucune douleur.

Pourtant, c'était frustrant de ne pouvoir approcher personne pour demander des explications. Cela l'irritait à un point tel qu'elle posa son pot d'eau, reprit la fronde qui était dans sa poche, y plaça une pierre de la taille d'une bille, tira fort et la laissa voler. La pierre jaillit dans les airs

et heurta quelque chose. De derrière des buissons, elle entendit une voix basse, pleine de colère :

— Hé, attention !

Les buissons s'agitaient. Béatrice serra sa fronde.

La voix se fit entendre à nouveau :

— Y'a des gens qui n'ont vraiment pas idée. Pas d'éducation. Pas de manières du tout. Jeter des pierres çà et là, n'importe où. Vraiment !

C'était une voix grave, irritée et expressive. Béatrice comprenait chaque mot, mais la voix ne semblait pas humaine. Béatrice fit un pas en arrière alors que le bardassage continuait et que les buissons s'écartaient.

Là, devant elle, apparut un immense crocodile. Elle devina que le corps de l'animal était quatre fois plus long que le sien. Ses écailles étaient trempées. Le soleil faisait scintiller leur couleur turquoise, profonde et riche. Bien que son teint bleu-vert l'apparentât à une belle précieuse, le reptile la terrifiait. Sa queue épaisse et puissante bruissait. Il desserra ses mâchoires pour révéler deux rangées de dents acérées. Son haleine sentait la viande pourrie. Il regarda Béatrice de haut en bas tandis qu'elle restait figée sur place.

Le crocodile redressa ses jambes pour soulever l'avant de son corps. On aurait dit qu'il faisait un push-up.

— Qui es-tu ? demanda-t-il, en cognant sa queue deux fois.

Béatrice sentait le sol vibrer sous ses pieds. Elle regarda la bête. Combien de dents y avait-il dans sa gueule ? Elle ne pouvait voir que les pointes acérées le long de l'extérieur de

ses lèvres. Ces dents pointues, toutes prêtes, la rendaient nerveuse.

— Je suis Béatrice, dit-elle.

— Ça ne me dit absolument rien, répondit le crocodile. Pourrais-tu me donner plus de précisions ?

Il avait cessé de bouger. Béatrice se demanda s'il s'apprêtait à bondir. Un crocodile accroupi peut-il bondir sur sa proie comme, mettons, un chat ou un tigre ?

— Rien ne m'oblige à te réciter mon autobiographie.

Béatrice tenait une main dans l'autre pour les empêcher de trembler.

— Et toi ? Qui es-tu, au juste ?

— Je suis un crocodile royal. Le plus gros qui soit. Tu peux m'appeler Croc Harry. Et il se trouve que je viens de sortir de mon terrier. Mon estivation était parfaite jusqu'à ce que tu me frappes, sans la moindre provocation, je dois dire, avec cette pierre.

— Estivation ? marmonna Béatrice.

— Hibernation par temps chaud pour les crocodiles et certaines autres espèces, mais peu importe. Je suis agacé. Franchement, je suis assez outré.

Croc Harry ouvrit la gueule et beugla.

Béatrice recula d'un pas. Les dents du crocodile ressemblaient à des couteaux. Il était bruyant et désagréable à voir, mais il n'avait pas l'air du roi de quoi que ce soit. Elle reprit sa fronde, sortit une autre pierre de sa poche et la chargea.

— N'y pense même pas, dit Croc Harry.

— Tu as tes dents, et moi, j'ai ma fronde, déclara Béatrice. Nous sommes quittes.

Croc Harry plia ses pattes avant et plaqua la moitié supérieure de son corps contre le sol.

— Alors tu es un crocodile qui parle ? fit Béatrice. Et qu'est-ce que tu fais ici, *de toutes les façons* ?

— Tu voulais dire « de toute façon », pas besoin du pluriel. Tu t'es mal exprimée.

Béatrice sentit son visage s'empourprer.

— Pardon ?

— On dit « de toute façon », reprit Croc Harry. Pas « de toutes les façons ». Où as-tu appris à parler ? Dans une grange ?

Béatrice ne dit rien. Elle ne trouvait pas de mot pour exprimer sa colère.

Le crocodile hochait la tête. De haut en bas. Comme un humain.

— Tu n'es vraiment pas une lumière, ajouta-t-il.

— Pas une lumière ? répéta Béatrice. Est-ce une insulte ?

— J'aurais pu dire une inculte. Une ignorante.

— Je n'apprécie pas qu'on m'insulte, déclara Béatrice.

Ce monstrueux reptile turquoise avait le don de l'irriter. Il savait comment faire bouillir son sang.

Béatrice recula encore d'un pas. La fronde tremblait dans sa main. S'il devait attaquer, comment pourrait-elle se défendre ? Les globes oculaires du crocodile étaient sa seule vulnérabilité : ils reposaient curieusement sur sa tête. Il ne semblait pas sage d'engager le combat avec lui. Mieux valait lui tenir tête. Peut-être que tout ce dont il avait besoin, c'était d'une claque verbale.

— Nous ne sommes pas à la petite école, déclara Béatrice. Et je n'ai pas besoin qu'une bête au centre de gravité pitoyablement bas me donne des leçons de grammaire.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Ton centre de gravité. C'est le point de ton corps qui rejoint le sol. Plus ton centre de gravité est bas, moins tu as de chances d'avoir un cerveau viable. Et le tien est plus bas que celui d'un cochon. Infiniment plus bas !

Le crocodile renifla. De l'eau jaillit de sa gueule.

— Les cochons. J'ai mangé des cochons.

— J'en doute, répliqua Béatrice.

— Des petits. Les porcelets sont les plus succulents !

— Tu ne devrais pas tuer des animaux. Pourquoi ne t'en prends-tu pas à quelqu'un de ta taille ?

Croc Harry renifla à nouveau.

— Tu ne sais manifestement rien des lois de la nature. Laisse-moi te les expliquer. Si je ne tue pas, je ne mange pas. Aussi, dans ce monde, si tu es grand, tu es le chasseur. Si tu es petit, la proie. M'en prendre à quelqu'un de ma propre taille ne me mènerait nulle part. Surtout pas dans cette forêt.

À ce moment, un tatou et deux de ses petits traversèrent le sentier et s'enfoncèrent dans le sous-bois.

— Si j'étais toi, je ne m'attaquerais à rien de plus gros qu'un tatou, dit Croc Harry.

Béatrice savait une chose ou deux à propos des tatous. Elle avait dû lire à leur sujet, avant de se retrouver dans cette forêt mystérieuse.

— Tu ne devrais pas t’approcher des tatous. Ils peuvent te donner la lèpre.

Le crocodile recula de deux pas.

— Désamorçons. Tu peux passer ton chemin, sans crainte de devenir mon petit déjeuner, si tu me demandes pardon.

Béatrice posa sa main sur sa hanche.

— Ton petit déjeuner ? Te demander pardon ?

Le crocodile roula des yeux. Ces derniers ressemblaient à des boules de billard tournant au soleil.

— Demander pardon, c’est avouer que tu es sincèrement désolée, déclara-t-il.

Béatrice poussa un cri de colère. Elle était envahie par le désir de lancer quelque chose. Quelque chose de dur. Elle fourra la fronde dans sa poche, ramassa le pot et jeta l’eau sur la tête de Croc Harry.

Il la dévisagea sans ciller, comme si de rien n’était. Ce qui décupla la colère de Béatrice.

— Pourquoi devrais-je te présenter des excuses ? demanda-t-elle.

— Je choisis d’ignorer que tu m’as aspergé d’eau, déclara Croc Harry. Tu te rends compte que je suis un crocodilien ? Me jeter de l’eau dessus, c’est comme si je te respirais dessus. Aucun effet ! Concentrons-nous sur ton péché originel : tu as tiré cette pierre directement sur mes scutelles.

Le crocodile agita sa queue et, du bout de celle-ci, désigna les dures écailles de son dos.

— Et toi, tu m’as surprise dans la forêt, répondit Béatrice. Ce qui est tout aussi impoli. Donc nous sommes quittes. Et au fait, ton nom est assez ridicule. Quelle idée pour un crocodile de s’appeler Harry ?

Il ouvrit ses mâchoires cavernueuses et beugla. Ses dents brillaient au soleil. Béatrice bondit en arrière. Elle était sûre d’avoir vu la patte de quelque chose – un lapin ? ou une marmotte ? – coincée entre ses dents du fond.

— De ta part, j’exige un minimum de respect, dit Croc Harry.

Béatrice ignorait ce que représentait ce minimum, mais c’était plus que ce qu’elle était prête à donner.

— Ne me prends plus par surprise, ordonna-t-elle.

Croc Harry expira bruyamment. L’air siffla de sa gueule. Dans sa barbe, il marmonna :

— Petite *attitudineuse* !

— Comment oses-tu me traiter d’*attitudineuse* ? répliqua Béatrice.

— Eh bien, parce que tu l’es !

— Est-ce que ce mot existe pour de vrai ?

— Il existe dans mes livres à moi ! Il signifie que tu es trop bavarde pour ton propre bien.

— Eh bien, si je suis *attitudineuse*, toi, tu sens comme un ours qui ne se lave pas. Et tu es franchement *ânetétudineux*.

— Je prends mon bain tous les jours, rétorqua Croc Harry. Et *ânetétudineux* n’existe pas.

— Dans mes livres à moi, si, riposta Béatrice.

— Alors, qu’est-ce que ça veut dire ? s’enquit Croc Harry.

— Têtu comme un âne.

— Je ne reconnais pas ce mot ni n'en accepte la définition, statua Croc Harry.

— *De toutes les façons*, c'est le moment de l'au revoir.

Gardant une posture parfaite pour dissimuler sa peur, Béatrice marcha aussi vite qu'elle le put jusqu'à l'autre bout du sentier. Elle se précipita vers le figuier, monta sur l'échelle de corde et la tira derrière elle.

Cinq mètres plus bas, Croc Harry la regardait.

Elle tapa du pied. Crotte. Boules de charbon. Putain de boue ! Son estomac gargouillait. Son gruaou était probablement en train de brûler. Mais Croc Harry était là-bas, se vautrant entre sa cabane et son feu.

Ce n'est que lorsqu'elle tapa du pied et jura à nouveau qu'elle prit conscience d'avoir eu une longue dispute avec un crocodile. Non seulement ils se comprenaient, mais Croc Harry semblait avoir un vocabulaire plus vaste que le sien. Ça ne lui convenait pas du tout.

Estivation, *attitudineuse*, scutelles... Elle pouvait à peine le suivre. Elle devrait étudier le *Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés*. Elle passerait vingt minutes par jour à bonifier son vocabulaire, pour apprendre à insulter un crocodile. Et elle apprendrait immédiatement une insulte ravageuse, juste pour l'avoir sous la main.

Elle ouvrit le dictionnaire et atterrit dans les O. Elle posa son doigt au hasard. Là : « Odoriférant : Qui pue. » C'était une bonne insulte. Cinq syllabes. Il venait à l'esprit de Béatrice que lorsque l'on échange des insultes, plus il y a de syllabes, mieux c'est.

Béatrice attendit cinq minutes puis retourna directement à son feu avec ses mitaines de cuisine. Elle ne vit aucune trace du reptile odoriférant. Elle remua le gruau. Une partie du gruau avait brûlé au fond de la marmite, mais le reste était récupérable.

Béatrice versa le gruau dans son bol, s'assit sur la berge, sa fronde bien prête, et regarda un héron plonger la tête la première dans l'eau et émerger avec un poisson gigotant dans son bec. Elle plissa les yeux alors que le soleil s'élevait au-dessus de la rivière et s'étonna de voir l'image de deux autres soleils – un de chaque côté. Des chiens du soleil. Elle avait aussi vu ce mot dans le dictionnaire : « Chiens du soleil : Taches lumineuses qui apparaissent de chaque côté du soleil, formées par la lumière solaire traversant des cristaux de glace très haut dans l'atmosphère. » Béatrice prit une décision : elle n'aurait pas peur. Même dans une situation terrible, en quoi la peur pourrait-elle l'aider ? Béatrice s'assit au bord de la rivière, admira les chiens du soleil et prit son premier repas dans la forêt vaste et magique d'Argilia.

SANG-FROID

Ça, au moins, c'était clair : Béatrice n'allait pas mourir d'inanition. De la nourriture, des livres et des fournitures continuaient d'arriver dans sa cabane, tout aussi miraculeusement qu'elle l'avait fait. Béatrice essaya de rester éveillée une nuit pour voir si elle pouvait découvrir le fonctionnement du système de livraison, mais rien ne se passait jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Dans le *Dictionnaire Saint-Laurent des meilleurs mots, réels et inventés*, elle chercha en vain aux lettres L pour les livres, N pour la nourriture et A pour l'approvisionnement. Elle consulta le guide *Conseils de survie, forêt d'Argilia, 2090*, mais n'y trouva pas plus de réponse. Elle tomba cependant sur un avertissement concernant les crocodiles : « Ne te baigne pas dans la rivière la nuit, car tu pourrais ne pas repérer un crocodile à l'affût. Les crocodiles sont des prédateurs patients. Ils n'ont peut-être pas l'air intelligents, mais il s'agit d'une ruse. Ils attendent que tu approches de leur gueule. Ne te laisse pas duper. Et ne sois pas naïve. »

Ce guide de survie, le dictionnaire et un traité volumineux sur la biologie des crocodiles étaient les seuls livres qui semblaient parler à Béatrice directement. Elle

prit tous les autres livres de ses étagères. Il y en avait cent vingt, principalement des romans pour enfants. Un par un, elle en feuilleta les pages, mais ne trouva aucun message gribouillé dans les marges. Elle saisit chaque livre par le dos et le secoua, mais aucun papier volant pouvant contenir des indices n'en tomba. Les romans ne lui étaient d'aucune utilité pratique, mais les jours de pluie et en début de soirée, ils lui tenaient bonne compagnie. En effet, ils étaient les meilleurs amis du monde. Elle tenta d'estimer le temps que lui dureraient les livres. Elle lisait généralement environ le tiers d'un livre chaque jour. Ainsi, trois jours par livre multiplié par cent-vingt livres équivalait à trois cent soixante jours, soit presque une année complète. Si elle finissait par être coincée plus longtemps dans la forêt d'Argilia, elle pourrait reprendre au début et les relire tous.

Cette bibliothèque était l'élément le plus excitant de sa cabane. Pour une cabane, c'était assez luxueux, mais pour une pièce dans laquelle elle vivait jour après jour, toute seule, c'était assez spartiate. Il y avait deux petites fenêtres – sans rideau. Sa porte pouvait être enfermée de l'intérieur avec un verrou coulissant. Elle disposait d'un lit simple avec deux oreillers, ce qui était parfait, car lorsqu'elle s'allongeait pour lire, elle aimait en avoir un sous la tête et l'autre sous les genoux. Elle pouvait lire et écrire sur la table en acajou, qui était accompagnée d'une chaise en bois, avec des pattes épaisses. Elle aurait apprécié un coussin pour s'asseoir, mais au moins la chaise était solide et ne craquait ni ne couinait. Quant aux casseroles, poêles, plats et couverts, il y en avait juste assez pour une

personne. Un balai et une poubelle. La hachette, la fronde et le sac-à-béa. Pas de bougies, mais il y avait une lampe de poche à énergie solaire. Elle trouva également un peigne, une marmite et un grand récipient cylindrique ouvert sur lequel était écrit « seau à miel ». Elle devait chercher ça dans son dictionnaire : « Seau à miel : Utilise-le la nuit si tu es coincée dans ta cabine par peur de sortir dans le noir et que tu as vraiment besoin d’y aller. Emporte-le avec toi le lendemain matin, vide-le, lave-le et repose-le près de ton lit. Pas trop chic, mais tu nous en seras reconnaissante. »

— Seau à miel, marmonna Béatrice.

De toutes les étranges définitions de son dictionnaire, celle-ci semblait être la plus utile.

Quatre jours d’affilée, Béatrice marcha toute la matinée dans une direction, puis se retourna et passa tout l’après-midi sur le chemin du retour. Il s’agissait, selon son dictionnaire, d’un acte de reconnaissance ou d’exploration de son environnement. La forêt ne semblait pas avoir de fin, mais Béatrice continuait tout de même sa reconnaissance.

À l’est, Béatrice passait sous des figuiers si hauts que même en lançant une pierre de toutes ses forces, elle n’arrivait à toucher que le quart inférieur du tronc. À l’ouest, elle trouva des framboisiers débordant de baies.

Elle découvrit également un arbre immense avec une étonnante variété de couleurs – des sections entières de magenta, de rose et de lavande – qui offrait des pêches, des nectarines et des prunes. Les trois types de fruits étaient suspendus aux mêmes branches. Cet arbre aurait été splendide

pour un pique-nique. Elle s'arrêta pour cueillir une pêche. Elle mordit dedans. La peau était bonne et ferme, mais pas velue. La chair, juteuse et sucrée. La pêche de l'arbre à pique-nique était vraiment succulente. À l'humble avis de Béatrice, une pêche à son meilleur n'avait pas de rival au royaume des fruits. Du dos de la main, elle essuya le jus qui coulait sur son menton. Peu importe ce qui lui arrivait dans la forêt d'Argilia, et peu importe les mauvaises choses qui pourraient lui arriver, Béatrice décida qu'elle pourrait toujours regarder en arrière et se souvenir du jour où elle s'était tenue sous le soleil du matin, au pied de l'arbre à pique-nique à trois fruits et avait dévoré une pêche parfaite.

Elle continua à marcher. Une volée d'oies traversa le ciel au-dessus de sa tête et Béatrice put les entendre bavarder.

— La bipède poilue nouvellement arrivée a l'air perdue! gloussa la cheffe des volatiles.

— Je t'ai entendue! cria Béatrice.

Elle voulait informer les oies qu'elle n'était pas du tout perdue, mais elles étaient déjà parties.

Au nord, elle traversa des prairies sans fin, présentant toutes les nuances de vert – émeraude, jade, vert forêt et vert lime. La prairie vert lime était couverte de coquelicots qui s'agitaient sous la brise comme une main humaine. Béatrice n'aimait pas se promener dans cette prairie, car les coquelicots ondulants lui rappelaient un rêve récurrent dans lequel elle était blessée et des gens criaient. Les sons de détresse de ses rêves continuaient de lui inonder l'esprit. Elle essaya de marcher plus vite pour éviter d'y penser.

Au sud, elle découvrit davantage de rivières et de lacs. Au loin, elle apercevait une montagne dont les pics enneigés luisaient au soleil. De l'autre côté d'un champ, elle vit un grizzli dans une rivière, en quête de nourriture. À force de balayer l'eau de sa patte, il attrapa un gros poisson dont il ne fit que deux bouchées. Béatrice frissonna en pensant à la puissance de ses mâchoires, aptes à transformer un poisson de bonne taille en un repas de deux bouchées. Grâce au guide de survie de sa cabane dans les arbres, Béatrice pouvait distinguer les déjections d'originaux, de kangourous, de lapins, d'antilopes et d'autres animaux. Elle accordait une attention particulière aux excréments d'ours : de grands dépôts odorants en forme de tube, noirs, bruns ou verts, et contenant souvent des morceaux de baies, de mousse, de cheveux ou d'os. « Note à moi-même, pensa Béatrice : m'éloigner de la crotte d'ours fraîche. »

Peu importe la distance parcourue, Béatrice n'atteindrait jamais la limite de la forêt. Pas de portail. Pas de clôture. Pas de route. Aucune trace de présence humaine. Des gens avaient pourtant dû l'amener à la cabane d'Argilia. Où se trouvaient-ils, et pourquoi l'avaient-ils abandonnée ? Viendraient-ils un jour la chercher ? Sauraient-ils comment la retrouver ? Allô ! Quelqu'un avait-il remarqué qu'elle avait disparu ?

Elle n'avait pas le mal du pays parce qu'elle ne savait pas de qui s'ennuyer. Pourtant, elle ressentait une certaine insatisfaction. Elle ne se sentait pas seule. Pas du tout. Béatrice était autonome et estimait que le sentiment de solitude était une perte de temps. Mais quelque chose l'irritait.

Même si sa cabane la protégeait de la pluie, même si son matelas était ferme, même si de la nourriture fraîche apparaissait chaque matin comme par magie, Béatrice savait qu'elle devait trouver le chemin du retour. Quel que fut l'emplacement de son chez-soi.

Un matin, de bonne heure, la pluie tapait si fort sur le toit que Béatrice se demanda si sa cabane allait se fendre. Il n'en fut rien et Béatrice se rassura en lisant dans son dictionnaire le nom des groupements d'animaux. Des oies en groupe formaient une volée. Des buffles en grand nombre constituaient une obstination. « Tu ne le croiras peut-être pas, disait le dictionnaire, mais il se trouve qu'un groupe de corbeaux est appelé une méchanceté. » Des chameaux : une caravane. Des crapauds formaient un nœud. Des dindes, un gang. Des pandas, un embarras. « Comprends bien, disait le dictionnaire : les requins en groupe s'appellent un frisson. Il serait compréhensible de se demander qui a inventé des noms aussi ridicules. » Béatrice se demanda si c'était la même personne farfelue qui avait inventé son dictionnaire.

La pluie s'était enfin arrêtée. Avant de sortir, Béatrice devait s'occuper de ses cheveux. Elle essaya de les asperger d'eau, mais sans résultat. Elle pouvait à peine passer le peigne dans ses boucles serrées. Elle se peigna encore et encore. Tous les tiraillements lui faisaient mal au cuir chevelu. Elle continua à se peigner, malgré la douleur, jusqu'à ce que ses cheveux acquièrent un aspect crépu. Elle s'examina dans le miroir. Pas mal. Pas mal du tout.

Elle vit une fille à l'air intelligent. Plein de personnalité. Sa coiffure était inachevée, mais jazzy. Elle aimait ce qu'elle voyait. Ça ferait l'affaire pour l'instant.

Béatrice s'habilla rapidement – une chaussette rouge sur un pied et une bleue sur l'autre, car elle pensait que porter des chaussettes de même couleur était mortellement ennuyant. Elle fourra sa fronde, sa hachette et deux pommes dans son sac-à-béa et descendit de l'échelle de corde.

Au pied de l'arbre, elle cloua une pancarte qu'elle avait rédigée la nuit précédente et qui disait : « Une personne habite ici. Répond au nom de Béatrice. (Pour plus de clarté : cette personne est un être humain. C'est une enfant d'âge incertain.) » N'étant pas sûre de s'être identifiée correctement, elle ajouta au bas de la pancarte en petits caractères : « De petite taille, mais avec des projets de croissance. Yeux bruns. Boucles noires. Peau brune. Taches de rousseur abondantes. Porte toujours son sac-à-béa. P.S. : Un sac-à-béa est un sac à dos violet avec de nombreuses poches. Il contient du matériel de survie et de quoi repousser les crocodiles. »

Depuis qu'elle s'était éveillée de son cauchemar, ici, en Argilia, Béatrice avait l'impression que quelqu'un ou quelque chose la suivait. Surveillait ses mouvements. Ça l'effrayait. Elle n'appréciait pas d'être prise en filature. Elle se demandait si son imagination lui jouait des tours. Et si quelqu'un ou quelque chose essayait de jeter un coup d'œil dans son esprit. Elle tourna sur elle-même pour voir si elle pouvait repérer un intrus. Mais aucun des animaux d'Argilia ne semblait du genre à l'espionner.

Dans *Conseils de survie*, elle n'avait rien lu sur ce qu'il fallait faire si l'on sentait que quelqu'un nous observait. Béatrice ne pouvait penser qu'à deux stratégies. La première était offensive: lancer des cailloux ou utiliser la fronde. La précision serait nécessaire, si jamais elle avait besoin de lancer un caillou ou d'user sa fronde pour se protéger.

La deuxième stratégie était défensive: Béatrice avait enduit le tronc de sa cabane de graisse d'ours trouvée dans un grand pot en fer blanc au fond de son placard. La graisse d'ours empêcherait quiconque de grimper dans l'arbre. Chaque nuit, avant d'aller au lit, Béatrice remontait sur l'échelle de corde. Cependant, elle devait la déployer le matin. Quoi faire quand elle sortait durant la journée?

Béatrice se mit à rédiger un autre écriteau qu'elle comptait clouer sur l'arbre. La première version disait: « Cette échelle est à l'usage exclusif de Béatrice. » Elle n'aimait pas ce message. Trop long. Elle essaya une autre approche: « Défense d'entrer. » Cela n'allait pas non plus. Trop court et un peu irréfléchi. Finalement, elle opta pour: « Résidence privée. Pareil pour l'échelle. »

Béatrice décida qu'il était grand temps de faire une marche de santé. C'était une belle expression découverte dans le dictionnaire. Une marche de santé était simplement une longue marche que l'on faisait pour se maintenir en bonne santé. Béatrice aurait pu appeler sa sortie une promenade, mais marche de santé sonnait tellement mieux!

La brume se mit à s'élever du sol de la forêt alors que le soleil pointait derrière les nuages. Tandis que Béatrice

marchait vers une rangée d'arbres, elle entra directement dans une toile d'araignée. Là, devant elle, un minuscule insecte était coincé dans les fines fibres de la toile. Elle écouta attentivement et entendit sa petite voix :

— Je dois... je dois... je dois sortir.

Béatrice cassa la toile avec sa main.

— Merci, dit l'insecte, libre de s'enfuir et de disparaître.

Une araignée se laissa glisser le long d'un fil en face de Béatrice, dont elle soutint le regard.

— Hé! C'était mon déjeuner!

— Désolée, dit Béatrice.

Elle contourna l'araignée et poursuivit son chemin.

Sur la pointe des pieds, elle monta sur une énorme bûche tombée de l'autre côté de la rivière Argilia et se dirigea vers une prairie sans fin couverte de pissenlits d'un jaune ardent. Ils étaient extrêmement beaux. Les pissenlits étaient considérés comme des mauvaises herbes, elle le savait, mais comme ils couvraient l'immense champ, ils ressemblaient à des fleurs pour elle. Combien y en avait-il? Des milliers? Plus encore. Des millions? Peut-être.

Au bord du pré, elle cueillit un bouquet de pissenlits qu'elle plaça sur la branche basse d'un arbre. Elle recula de dix pas, mit un caillou dans sa fronde, étira la bande élastique et tira. Elle brisa le bouquet de pissenlits. Elle répéta les mêmes gestes, à une distance de quinze, puis de vingt pas et atteignit à nouveau sa cible. À la quatrième tentative, tandis qu'elle étirait l'élastique, le manche en bois de fronde se fendit. Crotte! Une fronde cassée ne sert à rien.

Béatrice leva les yeux. En face du soleil, il y avait un arc-en-ciel. C'était le plus grand arc-en-ciel qu'elle ait jamais vu. Ses sept couleurs s'étendaient jusqu'à couvrir toute une partie de la voûte céleste. Elles vibraient sous son regard.

— Wow, marmonna-t-elle. C'est tout un arc-en-ciel!

— Je suis content que tu l'aies remarqué, répondit l'arc-en-ciel. Il avait une voix basse et calme. Cela ressemblait à une femme qui savait prendre les choses en main et qui n'avait jamais eu à élever la voix parce que les gens lui obéissaient d'emblée.

— Vos couleurs sont extrêmement jolies, déclara Béatrice. Surtout le violet. C'est ma préférée.

— Moi aussi, dit l'arc-en-ciel. La prochaine fois, j'en mettrai un peu plus.

— C'est triste d'être la seule personne dans cette forêt, enchaîna Béatrice.

— Je sais, dit l'arc-en-ciel.

— Pas une âme en vue, ajouta Béatrice.

— Je sais, répéta l'arc-en-ciel.

— Je suis bien capable de me débrouiller toute seule, précisa Béatrice. Mais c'est un peu bizarre de ne voir personne à des kilomètres à la ronde.

Cette fois, pas de réponse, alors Béatrice demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Mme Arc-en-ciel.

— Vous parlez comme une personne, fit remarquer Béatrice. Je veux dire, une vraie personne. Une humaine. Alors, où sont tous les gens ?

Le soleil s'éclipsa derrière un nuage sombre. L'arc-en-ciel s'était mis à rétrécir et rétrécir. Au moment de disparaître, l'arc-en-ciel fit le même bruit que celui qu'on entend lorsqu'on prend un sac en papier rempli d'air et qu'on le fait exploser avec ses mains. Sacs en papier. Sacs à lunch. Quel était ce souvenir ? Le souvenir s'enfuit tel un lapin dans un trou. Béatrice releva la tête. L'arc-en-ciel avait entièrement disparu.

Pendant un instant, Béatrice ne savait pas si elle avait rêvé. Venait-elle vraiment de converser avec un arc-en-ciel ? Elle savait deux choses : il allait pleuvoir à nouveau et sa fronde s'était cassée.

Elle n'aurait pas dit non à un chocolat chaud. Ç'aurait été délicieux. Mais il n'y avait pas de chocolat chaud dans la cabane, alors Béatrice fit bouillir de l'eau sur le feu et prépara du thé. Elle revint avec sa tasse vers l'arbre et s'arrêta pour souligner le mot « privé » sur son panneau lorsqu'elle entendit un bruissement familier.

Une voix cria :

— Béatrice, oh Béatrice ! Pourrions-nous parler pendant ta pause de onze heures ?

Crotte ! Double crotte ! Croc Harry était de nouveau là, émergeant des bois en direction de son arbre.

Béatrice monta sur l'échelle, s'efforçant de maintenir sa tasse de thé dans le bon angle pour ne pas en renverser une goutte.

— S'il te plaît, ne te sauve pas, dit-il. L'autre jour, nous sommes partis du mauvais pied.

Béatrice continua de grimper jusqu'à ce qu'elle atteigne le sommet de l'échelle. Elle s'assit sur sa branche, les pieds suspendus à bonne distance du dessus de la tête du crocodile, en sécurité.

— C'est le moins qu'on puisse dire, répondit-elle.

— J'ai senti ton thé, dit Croc Harry. Ne pourrais-tu pas simplement t'asseoir là et le boire ? Ne pourrions-nous pas converser un tout petit peu pendant que tu profites de ta pause de onze heures ?

Béatrice se demandait comment un crocodile pouvait connaître ce concept. Mais il semblait connaître un tas de mots, y compris des termes qui lui étaient étrangers à elle. Béatrice se souvint d'avoir lu des livres sur la pause de onze heures. C'était à ce moment, entre le petit déjeuner et le déjeuner, que les hobbits prenaient une collation dans *Le Seigneur des anneaux*.

Elle regarda le croco royal. Elle trouvait ses dents à la fois intimidantes et disgracieuses. Un animal qui se respecte ne devrait jamais montrer ses dents, même la gueule fermée.

Il parlait sans cesse. Il parlait tellement que Béatrice estima que le mot « loquace » avait été inventé juste pour lui. Cela signifiait avoir une grande gueule, être incapable de se la fermer. Il parlait tellement que Béatrice avait envie de lui claquer la gueule. Même lorsqu'il était silencieux et qu'il restait pendu à ses lèvres à elle, Béatrice pouvait toujours voir ses dents du bas se dresser sur sa lèvre supérieure et ses dents du haut serpenter à l'extérieur de sa lèvre inférieure.

Perchées à l'extérieur de sa gueule, les dents de Croc Harry semblaient dire: « Continue, n'arrête pas de parler pendant que je m'imagine te dévorer au déjeuner. »

Dégueulasse!

Plus tôt, dans sa cabane, Béatrice avait consulté le manuel *Le b. A. -ba de la biologie des crocodiles*. Elle savait donc qu'à tout moment, Croc Harry stockait quelques dizaines de pierres appelées gastrolithes dans son estomac. Il les utilisait pour écraser sa nourriture. Ça facilitait la digestion. Les crocodiles ne mangeaient pas fréquemment, mais mettaient une éternité à digérer leur nourriture.

Quand il ne se comportait pas comme un carnivore désespéré, Croc Harry se montrait assez amical.

— Oh Béatrice, oh Béatrice! cria-t-il au pied du figuier. C'est une matinée terriblement tranquille et sans incident, alors voudrais-tu rester là et siroter ton thé pendant que nous palabrons? Ne pourrais-tu pas aider ce croco royal à passer le temps?

Béatrice vérifia à nouveau la hauteur à laquelle ses pieds pendaient sous la branche. Aucun crocodile ne pouvait sauter aussi haut. Elle courba et redressa ses orteils.

— De quoi allons-nous discuter? demanda-t-elle.

— Pourrions-nous simplement palabrer?

Béatrice n'avait pas eu de relation personnelle avec d'autres crocodiles, mais elle était convaincue qu'aucun autre reptile ne prononçait de mots aussi précieux.

— Une seconde.

Béatrice courut à l'intérieur, s'agenouilla près de ses étagères et consulta son dictionnaire. Palabrer, découvrit-elle,